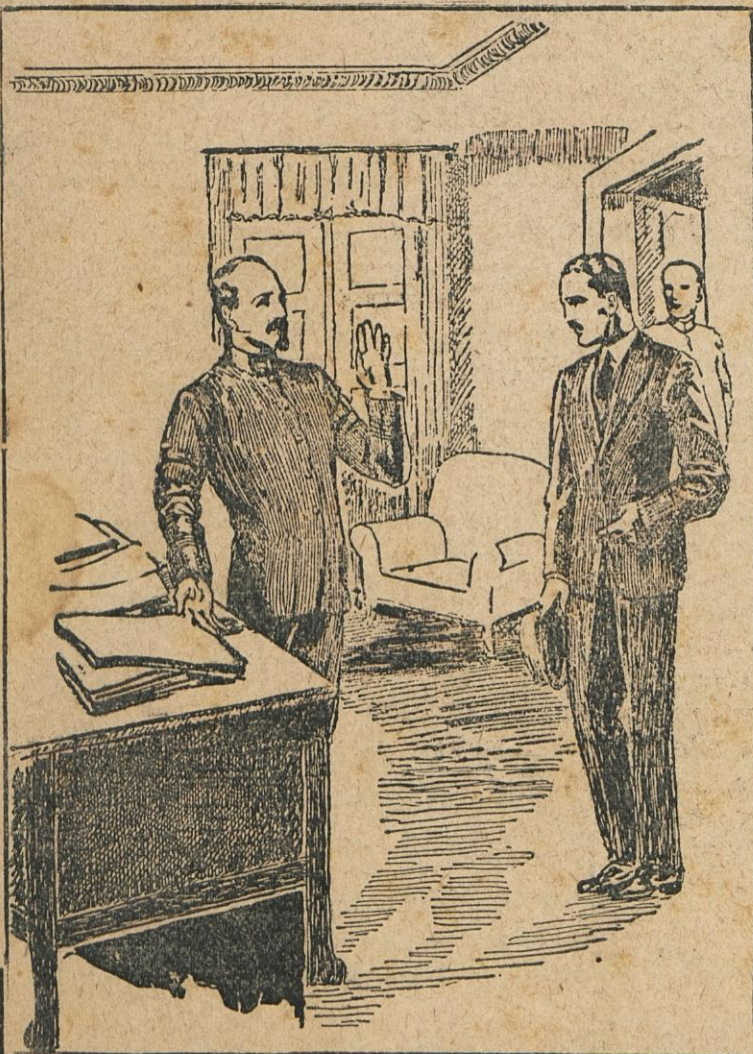




*...et d'un geste qui ne pouvait laisser aucun doute  
sur sa signification, il montra la porte... (Page 1022).*

C. I.

LIVRAISON 137



rait son martyre s'il savait qu'il est là-bas par ma faute...  
ma faute.....

— Nous n'en sommes pas là, Lucie, tu ne dois pas te tourmenter ainsi ; tu dois continuer à être forte comme tu l'as été jusqu'à ce jour.....

Lucie soupira de nouveau, le cœur serré par l'angoisse.

— Il est si difficile, si terriblement difficile d'avoir du courage, quand le malheur vous persécute sans trêve et d'une façon aussi atroce.

— Il faut baisser la tête et se défendre sans se laisser abattre. Nous irons, si tu veux bien, voir ensemble M<sup>e</sup> Laborie, l'avocat, pour lui exposer ton cas ; je suis convaincu qu'il se chargera de ta défense, devant le tribunal.

Lucie approuva la proposition de Mathieu, elle s'habilla en hâte et ils sortirent ensemble ; une voiture les conduisit rapidement chez M<sup>e</sup> Laborie.

Celui-ci les accueillit avec beaucoup de courtoisie :

— En quoi puis-je vous être utile, madame ?

Lucie montra à l'avocat la citation qu'elle avait reçue et lui raconta d'une voix brisée par la confusion et l'anxiété, les insistances de du Paty et les infâmes propositions qu'elle avait repoussées dès le début. Elle ne cacha aucune des tentatives faites par le commandant pour l'amener à se rendre à ses désirs et elle lui remit la lettre qu'elle en avait reçu. Enfin, elle le mit au courant de la visite faite par Mathieu au commandant.

L'avocat l'avait écouté attentivement sans l'interrompre.

Quand la jeune femme eut terminé son récit, il lui demanda en la fixant dans les yeux :

— Avez-vous réellement participé à la tentative de fuite de votre mari ?

Lucie baissa les yeux et se tut.....

Quelques instants de pénible silence passèrent.

M<sup>e</sup> Laborie tendit la main à la femme de Dreyfus, qui y mit la sienne d'un air confus.

Le silence lui-même est une réponse, madame, dit enfin l'avocat avec calme ; je ne vous demande pas une confession qui n'est pas nécessaire ; mais je puis imaginer ce que j'aurais fait à votre place ; il est bien naturel que vous ayez tout tenté pour libérer votre mari, surtout le sachant innocent et condamné injustement. Que vous soyez coupable n'a pas d'importance pour moi ; une seule chose doit être prise en considération : c'est l'insolence de du Paty qui a osé recourir aux menaces pour vous forcer à céder à ses infâmes désirs. Cette lettre en est une preuve plus que suffisante.....

« Nous irons donc ensemble au ministère de la Guerre et, en qualité de Conseil, je déposerai une plainte en votre nom.....

Les yeux de Lucie s'inondèrent de larmes et elle fixa l'avocat d'un regard égaré.

— Mais aucune douleur ne doit donc m'être épargnée ?..... Qu'arrivera-t'il ? Quel sera le résultat d'une enquête de ce genre ? Est-il nécessaire que je réponde à cette citation ?.....

— Naturellement, vous devez vous présenter, vous ne pouvez l'éviter ; mais je vous accompagnerai et si vous avez confiance en moi, les choses ne tourneront pas mal.....

L'avocat dit ensuite à Mathieu que, pour ne pas indisposer les juges, il était inutile qu'il vint lui aussi au Tribunal, Lucie n'avait pas besoin de deux défenseurs.

Mathieu y consentit ; ils sortirent ensemble du bureau de l'avocat et dans la rue, ils se séparèrent.

Tandis que Lucie, accompagnée de M<sup>e</sup> Laborie se rendait au Tribunal, Mathieu rentra chez lui. Une demi-heure plus tard, le cœur plein d'angoisse, la jeune femme

franchissait la porte du Palais de Justice, M<sup>e</sup> Laborie tentait de lui donner du courage, mais le visage de Lucie restait très pâle et son regard était égaré.

Enfin, quand, entrée dans le cabinet du juge d'instruction, elle fut contrainte de voir celui-ci lui offrir une chaise, car la malheureuse n'avait plus la force de se tenir debout et elle craignait de tomber d'un instant à l'autre.....

La terrible perspective d'une arrestation qui la séparerait de ses enfants la rendait presque folle.

Le juge d'instruction salua Laborie en lui demandant ce qui l'amenait.

— Mme Dreyfus m'a priée de l'accompagner pour vous faire des déclarations sur les circonstances pour lesquelles elle a été invitée à se présenter devant vous. Me permettez-vous d'assister à votre entretien ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit le magistrat, d'un ton courtois.

Il feuilleta les papiers épars sur le bureau, prit l'un d'eux et lut l'acte d'accusation rédigé contre Lucie.

— On affirme que Mme Dreyfus a préparé elle-même le plan d'évasion de son mari en corrompant des complices en leur offrant de grosses sommes d'argent, afin qu'ils conduisent le condamné hors des frontières françaises.

Le juge posa les yeux sur la jeune femme d'un air interrogateur.

Mais ce fut Laborie qui prit la parole :

— Madame nie de la manière la plus absolue et repousse cette accusation. Je vous prie de bien vouloir spécifier les faits sur lesquels on base cette accusation.

Le juge parut perplexe ; il feuilletait les actes, s'arrêtait à lire quelque paragraphe, puis il reprit enfin :

— L'accusation contre Mme Dreyfus est basée uniquement sur les affirmations du commandant du Paty.

— Elle ne s'appuie donc sur aucun fait déterminé ?  
Le juge parut plus confus encore :

— La personnalité du commandant du Paty...

— ...N'est pas du tout insoupçonnable en ce cas, acheva Laborie. Je puis même prouver que cette accusation n'est qu'une vengeance contre Mme Dreyfus.

Le juge considéra l'avocat d'un air étonné et, après un bref silence, comme s'il voulait s'excuser, il ajouta :

— Le commandant du Paty a promis d'autres preuves pour appuyer son accusation.

Laborie se mit à rire.

— Il a promis ! Mais il ne pourra jamais tenir sa promesse, puisqu'il n'existe pas de preuves de la culpabilité de Mme Dreyfus. On pourrait vraiment épargner de nouveaux ennuis à cette femme..... Cette accusation ne repose sur rien.....

— Je fais simplement mon devoir, maître.....

Mais Laborie sembla se laisser emporter par l'indignation qu'il ne pouvait maîtriser.

— Oui, monsieur le juge ; vous faites votre devoir. Je vous prie de bien vouloir faire noter au dossier que le commandant du Paty, poussé par un désir de vengeance a faussement accusé Mme Dreyfus. En tant que représentant de Mme Dreyfus, j'accuse le commandant du Paty.

Lucie, épouvantée, considérait l'avocat ; elle aurait voulu parler, dire quelque chose, mais celui-ci lui fit signe de se taire.

Le juge d'instruction se tourna vers son greffier et lui ordonna d'inscrire les déclarations de l'avocat.

Avant de commencer à dicter, il se tourna encore vers M<sup>e</sup> Laborie en lui disant :

— Je dois vous avertir que je ne fais qu'accomplir une simple formalité, car si vous voulez déposer une plainte vous devrez suivre la voie ordinaire.

— Je le sais, répondit Laborie.

Lucie se leva ; son visage était plus pâle encore et, posant son regard inquiet sur le juge, elle demanda :

— Cette déplaisante affaire est-elle terminée ?

— Pour aujourd'hui, madame ; vous pouvez vous retirer et si les faits sont vraiment comme l'indique votre Conseil, l'incident est clos en ce qui vous concerne et il aura des conséquences assez désagréables pour le commandant du Paty.





## CHAPITRE CLVIII.

### UNE COURAGEUSE JEUNE FILLE.

Accompagnée des bénédictions et des souhaits de la mère de Luders, Leni Røder sortit de la pauvre maison et se dirigea en toute hâte vers la ferme de son père.

Quand elle vit les rues désertes, elle sursauta, comprenant que la foule des fidèles était déjà sortie de l'église et rentrée dans les maisons.

Son père devait donc l'avoir devancée.

Il ne devait pas savoir où elle avait été ; il ne fallait pas qu'il eut le moindre soupçon de ses plans.

Elle hâta le pas et rentra dans la maison par le jardin. Puis, entendant parler dans la salle, elle s'arrêta dans le vestibule pour écouter.

Elle reconnut immédiatement la voix sonore de son père. Et elle entendit distinctement ce qu'il disait :

— Rapporte-t'en à moi, Hans-Peter, je saurai bien faire dire « oui » à la petite ; tu sais qu'elles sont toutes les mêmes et veulent se faire désirer, alors qu'elles n'ont qu'une envie celle de dire « oui », de consentir à ce qu'on leur demande. Leni veut être conquise et c'est pour cela que jusqu'à présent elle a soulevé des difficultés, mais aujourd'hui, foi de Christian Røder, elle consentira !

Le cœur de la pauvre fille battait à se briser.

La situation était vraiment grave.

Que devait-elle faire ?

Il n'était pas possible qu'elle consentit à épouser un autre homme que celui qu'elle aimait de toutes les forces de son cœur et à qui elle était intimement depuis tant d'années ; elle lui avait juré fidélité et elle ne manquait pas à ses promesses ; elle sentait que Fritz reviendrait et que le bonheur renaîtrait pour eux deux.

Mais elle connaissait son père et savait combien il était obstiné.

Il lui fallait être prudente pour ne pas risquer d'être forcée de renoncer à tous les plans qu'elle avait faits depuis qu'elle avait reçu la lettre.

Elle savait qu'il n'était pas possible de lui dire la vérité, car il ne lui aurait jamais accordé l'autorisation de se rendre à Paris ; il le lui avait fait comprendre trop clairement ce matin même ; il ne voulait pas de Fritz pour gendre !

Il ne lui restait donc qu'un seul moyen, celui de feindre d'accepter les propositions de son père, pour gagner du temps.

Sans réfléchir davantage, elle ouvrit la porte de la salle, mais aussitôt, elle recula, confuse, en voyant son père et Hans-Peter Schmiedel, attablés devant la table et buvant ensemble.

Dès que Røder la vit, il se leva, vint vers elle, la prit par la main et la fixant dans les yeux lui dit d'un ton décidé :

— Tu arrives juste à point, Leni. J'étais en train de dire à Hans Peter que tu es disposée à accepter de devenir sa femme.....

Leni, qui aurait volontiers pris la fuite, s'encouragea à jouer la comédie :

Elle comprenait que, pour atteindre son but, il était absolument nécessaire de donner le change à son père.

Elle prit un air intimidé, baissa les yeux et dit d'une voix tremblante :

— Mais, papa, c'est vraiment une chose inattendue !.... Il faut au moins me laisser le temps de réfléchir.

Røder fit un geste d'impatience :

— Assez de sottises ! Hans-Peter ne peut attendre ; sa patience a des limites.....

Leni tourna les yeux vers le jeune homme qui faisait glisser, d'un air confus, sa casquette entre ses doigts.

— Est-ce vrai, Hans Peter, que tu ne peux plus attendre ?

— Sans doute, Leni ; mon père et ma mère insistent ; ils veulent que je leur amène une belle-fille à la maison.....

— Alors, si ton père et ta mère le désirent, il faut le faire, Hans Peter.

Le jeune homme, qui s'était toujours vu repoussé, ne pouvait croire au changement imprévu qui se produisait en la jeune fille :

— Vrai ? Tu consentirais, Leni ? s'exclama-t'il.

Elle sourit d'un air mystérieux ; elle pensait à un autre homme, à Fritz Luders ; le seul auquel elle dirait vraiment « oui » ; mais elle s'efforça de chasser toutes les pensées qui auraient pu affaiblir sa décision et répondit :

— Si tu es aussi obstiné dans tes résolutions et si tu insistes encore, il faut bien que je pense que c'est mon destin.

Le vieux Christian considérait sa fille d'un air étonné ; il s'était attendu à un refus positif et elle consentait.

— Enfin, tu es donc devenue raisonnable ? demanda-t-il en souriant.

Leni se tourna vers son père :

— Il le faut bien, papa.....

Puis s'approchant d'Hans Peter Schmiedel, elle lui

tendit la main, comme aurait fait une timide fiancée en murmurant :

— Si tu me veux bien, Hans Peter !...

Røeder se mit à rire et s'exclama :

— Sûr qu'il te veut !.... Tu le sais bien ! Ce n'est pas la première fois qu'il demande ta main.....

— Leni..... murmura le jeune homme, très embarrassé, en posant une main sur l'épaule de sa fiancée et en se baissant pour l'embrasser.

La jeune fille allait se dégager énergiquement et elle aurait bien volontiers envoyé une gifle au jeune homme, mais la pensée de son Fritz pour l'amour duquel elle devait faire ce sacrifice la retint.

Elle pensa que le légionnaire attendait son aide avec anxiété ; il fallait absolument qu'elle pût se rendre à Paris auprès de Mme Dreyfus. Fritz lui pardonnerait cette comédie de fiançailles, puisque c'était le seul moyen de tromper son père pour pouvoir se rendre à Paris.

Mais elle souffrait de recevoir les baisers du jeune homme : à aucun prix, elle ne voulait lui donner sa bouche. Elle fit un petit mouvement et les lèvres d'Hans Peter effleurèrent son cou seulement. Au fond du cœur, elle se réjouissait de voir que le visage de son fiancé s'était empourpré et qu'il ne parvenait pas à dominer son émoi et sa confusion. Il était désappointé de n'avoir pu embrasser la jeune fille sur la bouche.

Elle caressa légèrement ses cheveux et dit doucement :

— Il faut encore avoir un peu de patience avec moi ; je ne suis pas encore habituée à l'idée de nos fiançailles...

Le père était charmé de l'inattendu changement de sa fille et frappant sur l'épaule de Hans Peter, il s'exclama :

— Ma femme a agi avec moi de la même manière, parce qu'on dit que le bonheur que l'on conquiert pénit-

blement est plus grand et plus complet. Maintenant, remplissons les verres et buvons à vos fiançailles !

Røeder alla lui-même à la cave pour chercher du vin et quand il revint il trouva les deux jeunes gens assis côte à côte. Schmiedel avait entouré de son bras les épaules de Leni et celle-ci avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine.

Le vieillard était très satisfait et il pensait que c'était la lettre reçue ce matin par Leni qui avait déterminé ce changement radical dans les idées de sa fille.

Quelle aurait été sa désillusion s'il avait deviné que la jeune fille était en train de jouer la comédie !

Mais il n'imaginait rien et il se sentait très heureux : l'homme le plus heureux de l'univers, peut-être !..... Il alla appeler sa femme pour lui annoncer les fiançailles de sa fille ; il remplit les verres et on but à la santé des fiancés, tout en bavardant gaiement et en faisant mille projets pour l'avenir.

Déjà le père et le fiancé réglaient les moindres détails de la joyeuse cérémonie du mariage. Hans Peter voulait que les fiançailles fussent écourtées le plus possible, pour hâter les noces, parce que ses parents étaient impatients de le voir établi ; enfin, il proposa que l'on se rendit immédiatement auprès d'eux afin de leur annoncer l'heureuse nouvelle.

Leni, atterrée au fond du cœur par la rapidité avec laquelle les événements se déroulaient, déclara qu'elle préférerait garder le secret sur ses fiançailles pendant quelques jours encore.....

Tout en parlant, elle caressait les joues du jeune homme et d'un air plein de coquetterie elle lui expliquait qu'il serait doux de cacher leur joie dans la plus grande intimité ; n'est-ce pas ainsi qu'agissaient les amoureux ?

Elle sut si bien jouer son rôle que le pauvre naïf se laissa persuader et que le père lui-même n'eut pas l'idée de s'opposer au désir de sa fille.

Naturellement, les fiancés devaient passer ensemble le reste de cette journée de dimanche ; Hans Peter resta donc chez les Røder et quand le soir fut venu, il prit congé de sa fiancée ; il était un peu ivre, car, aussi bien lui que le père Røder, ils avaient vidé de nombreuses bouteilles en l'honneur du joyeux événement.

Leni avait vécu toute la journée d'une vie double : son esprit planait vers l'avenir, caressait les plus doux rêves d'union avec son lointain amoureux, tandis qu'elle souriait en écoutant Hans-Peter.

Quand, vers minuit, tout le monde se fut retiré pour la nuit, Leni, entrée quelques moments plus tôt dans sa chambrette, se hâta d'entasser dans une valise toute la lingerie et les menus objets dont elle avait besoin et les chaussures à la main, pour ne pas faire de bruit, elle descendit l'escalier de la maison de ses parents.

Son cœur battait très fort et elle tremblait au moindre bruit ; elle craignait que son père ou sa mère ne se réveillât et ne la découvrit durant sa fuite.

Mais le vin alourdit le sommeil et rien ne bougea.

Sur le seuil de la maison, Leni remit ses chaussures et traversa la cour.

Quand elle fut près de la route, elle s'arrêta, pleine d'incertitude, et jeta un dernier regard à la maison qu'elle abandonnait ; elle éprouvait dans son cœur comme un remords et avait l'impression de commettre une mauvaise action ; devait-elle vraiment donner le mensonge pour base à son bonheur futur..... ?

Non ! elle ne pouvait avoir de remords, puisqu'elle était contrainte à lutter seule et de toutes ses forces ; puisqu'elle savait que son père ne consentirait jamais à ce mariage, même s'il l'avait vue mourir de douleur et de nostalgie.....

N'était-il pas écrit dans la Bible que la femme doit abandonner son père et sa mère pour suivre celui qu'elle aime !

Et elle aimait Fritz Luders plus que tout au monde et elle ne pouvait l'oublier. Puisqu'on voulait la séparer de cet homme, elle était forcée de marcher dans la voie que son cœur lui imposait.....

Elle voulait à tout prix réaliser son beau rêve ; la richesse et les honneurs lui importaient peu ; une cabane suffirait à son bonheur, pourvu qu'elle y vécût avec celui qu'elle aimait ; pour cela, il lui fallait aller droit à son but, et rien au monde ne devait la retenir.

Elle rejeta la tête en arrière et se mit en marche.

A cet instant, le gros Saint-Bernard qui gardait le seuil sortit de sa niche pour lui faire mille fêtes !

Epouvantée, Leni se courba sur le chien pour essayer de le calmer en le caressant :

— Silence, Karo, silence, autrement, je suis perdue !

L'animal, comme s'il eut compris, se tut immédiatement, mais il mit le museau dans la main de sa petite maîtresse pour se faire caresser.

— Maintenant, va Karo, va ne me retiens pas mon bon chien, il faut que je m'en aille et j'ai hâte.....

Mais le chien ne voulait pas la quitter, si bien que Leni fut obligée de le prendre par son collier et de le ramener de force à sa niche :

— Couche, Karo, couche !.....

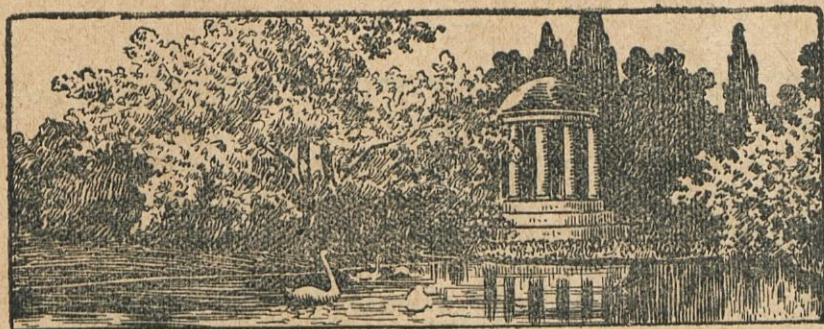
Le chien obéit et se coucha dans sa niche.

Leni avait à peine de nouveau mis le pied sur la route que le Saint-Bernard bondit de nouveau auprès d'elle. Elle charcha encore à le repousser, mais elle y perdait ses peines ; le chien voulait la suivre à tout prix.

Désespérée, la jeune fille ne sachant comment se débarrasser du fidèle animal et, craignant de faire du bruit haussa les épaules en murmurant :

— Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, viens avec moi.

Et elle s'en alla dans la nuit obscure, suivie du fidèle animal.



## CHAPITRE CLIX.

### AU «LOLO».

A onze heures précises, Amy Nabot se trouva devant la cathédrale Saint-Etienne.

La journée ensoleillée était magnifique et elle en avait profité pour mettre une toilette printanière qui augmentait sa grâce et l'embellissait encore.

Elle voyait avec joie que les hommes qui passaient près d'elle se retournaient pour la regarder avec admiration.

Les autrichiens aiment particulièrement l'élégance et Amy se réjouissait en son cœur en pensant que ses succès au music-hall étaient assurés.

Arrivée devant la cathédrale, elle admira la magnifique construction qui constitue un des plus beaux monuments de la métropole danubienne. Amy était croyante et elle pensa à entrer dans l'église pour y prier.

Elle montait les marches du péristyle quand elle entendit soudain, derrière elle :

— Madame Nabot !

Cet appel la fit se retourner et, à son grand étonnement, elle vit un monsieur très élégant, tenant à la main son chapeau haut-de-forme, qui souriait.

— Bonjour, madame, avez-vous bien dormi ? dit l'inconnu.

Son visage s'assombrit et, jetant à cet homme un regard furibond, elle répondit :

— Que me voulez-vous ? Je ne vous connais pas !

Elle tourna le dos aussitôt et fit un mouvement pour reprendre sa marche en avant, mais l'inconnu éclatant de rire, s'exclama :

— Vous venez de me faire le plus grand compliment que je puisse désirer, madame.....

Amy, de plus en plus étonnée, se retourna encore une fois.

Soudain, elle se mit, elle aussi, à rire :

— Monsieur Howorka !

Précisément !

— Mais ce n'est pas possible !

— Ne vous ai-je pas dit hier que le ver se transformait en papillon ? Hier, vous avez vu le ver, aujourd'hui, je suis le papillon.....

Amy secoua la tête en riant ; elle ne pouvait détacher son regard du petit homme, qu'elle avait vu la veille couvert de haillons, sale et repoussant et qui, à présent, lui apparaissait sous les apparences d'un monsieur élégant au plus haut point et très distingué de manières et d'allures.

— Fantastique ! dit-elle ; c'est simplement fantastique !

— Je vous remercie pour le compliment.

— Je ne vous aurais pas reconnu !

— Je le crois parce que ce n'est pas la première fois qu'il m'arrive de n'être pas reconnu...

— Vous auriez dû vraiment vous faire acteur ! Vous êtes le plus merveilleux transformiste que je connaisse...

— Je le crois, mais au théâtre on ne fait pas de bonnes affaires, tandis que Joseph Howorka, commissionnaire en fait d'excellentes... Maintenant, j'espère vraiment que vous saurez me mettre en relations avec des



*Christian Roeder avait pris Leni par le bras  
et il la serrait très fort... (Page 1035).*



personnes influentes et que vous me serez très utile. La tâche qui vous est assignée est vraiment énorme ; mais si vous réussissez à vous procurer les renseignements que nous désirons, le gain sera notable pour vous comme pour moi...

Il avait remis son chapeau sur la tête et il allait se remettre à marcher quand il remarqua l'hésitation de sa compagne, dont le regard se tournait vers l'église.

Howorka devina la pensée de la jeune femme et dit :

— Vous vouliez entrer un instant dans l'église, madame ?

— Oui, j'en avais l'intention, justement.

Howorka fit un geste d'ennui, puis il répondit :

— Renoncez-y pour aujourd'hui ; je ne puis vous accompagner, parce que je ne puis supporter l'odeur de l'encens et je n'ai aucun désir de rester ici à vous attendre. En outre, j'ai donné rendez-vous au directeur du music-hall pour onze heures et demie et je tiens à être très exact, quand il s'agit d'affaires.

Amy Nabot ne voulut pas insister et ils montèrent ensemble en voiture.

Howorka donna une adresse au cocher, puis, en s'asseyant à côté d'Amy, il dit :

— Parlons, maintenant, en français, il n'est pas nécessaire que le cocher comprenne ce que nous disons.

Amy sourit.

— En vérité, je préférerais me taire, j'aimerais regarder un peu autour de moi pour voir cette ville que je ne connais pas encore. Il est si agréable quand on traverse une métropole inconnue de laisser la pensée s'envoler et de se laisser transporter par les rêves...

Howorka sourit un peu ironiquement et fixant Amy Nabot d'un regard moqueur, il dit :

— Comment ! Vous rêvez encore !

— Oui, comme toutes les femmes.

— Et, moi, je crois qu'une femme qui est agent secret ne doit pas se laisser aller à rêver, parce que l'amour ne peut être pour elle qu'un moyen qui peut la mener à ses fins...

Amy Nabot ne répondit pas ; elle s'appuya mollement sur les coussins et laissa errer son regard sur la foule qui passait.

Ne pas avoir de cœur...

Oh ! elle en avait trop, elle le savait ! En ce moment même elle éprouvait un sentiment de nostalgie infinie en pensant à l'homme qu'elle aimait toujours et que personne n'avait pu lui faire oublier.

Comme la vie était étrange ! Combien différent de celui des hommes était le destin de chaque homme !

Les vies des uns et des autres s'entrecroisaient pour créer et détruire le bonheur.

La pensée d'Amy Nabot errait, lointaine, dans le passé, réévoquant les images qui étaient restées sculptées dans son cœur et cette passion que, rien au monde n'avait pu affaiblir.

Oh ! si elle avait eu le pouvoir de revivre le passé, de ressaisir les années mortes, ce jour où elle avait connu Alfred Dreyfus et avait entendu de lui les premières paroles d'amour...

Mais tout était perdu désormais, tout !

Il l'avait repoussée, l'avait abandonnée ; il en aimait une autre et il était unie à celle-là par une fidélité indestructible, par une vénération surhumaine.

Cependant quand il avait été abattu, quand il avait connu le plus grand malheur et qu'elle lui avait tendu la main pour le secourir, il avait refusé son aide.

Le souvenir de cette nuit où elle avait réussi à pénétrer dans la prison pour décider Alfred Dreyfus à fuir était encore vivant dans son esprit. Mais il l'avait repoussée avec indignation... elle qui l'aimait plus que tout au monde !

A cette pensée, son cœur se serrait d'angoisse et de jalousie ; elle se sentait l'âme pleine de haine et de cruauté pour la femme qu'il lui préférerait...

La belle aventurière serrait les poings et se mordait les lèvres.

Une image se formait dans son esprit : elle voyait Alfred Dreyfus, dans les bras de cette femme !

C'était là une pensée des plus atroces et elle ne pouvait la supporter.

Au cours des années qui venaient de s'écouler, elle avait cherché en vain à s'étourdir dans les aventures les plus hardies ; sa jalousie, toujours plus vive, l'avait portée à imaginer des plans de vengeance et l'amour s'était mué en une haine impitoyable. Enfin, elle avait réussi à séparer Alfred Dreyfus de cette femme en le jetant dans les plus affreuses angoisses. Il y avait eu des jours où elle avait senti dans son âme le sentiment du triomphe, un sentiment unique, absolu, abolissant toute autre pensée ; mais il y avait aussi des heures où elle avait souffert le martyr en imaginant les souffrances d'Alfred Dreyfus, relégué à l'île du Diable, par ses manœuvres.

Justement à cette heure, alors qu'elle était au seuil d'une nouvelle aventure qui devait lui procurer de l'argent, elle caressait la pensée de rejoindre celui qu'elle aimait...

Comme il serait doux de le consoler !... elle réussirait peut-être à reconquérir son cœur...

Quand la voiture s'arrêta, elle secoua ses pensées et revint à la réalité présente. L'homme qui était assis à son côté, s'exclama :

— Nous sommes arrivés !

Quelques minutes après, ils se trouvaient dans un petit bureau, avec le directeur du music-hall, qui regardait d'un air très satisfait Amy Nabot, tandis qu'il écoutait Howorka qui lui expliquait comment devait être rédigé le contrat.

— Naturellement, disait cet homme, je suis tout disposé à inscrire Madame parmi mes danseuses et je suis convaincu qu'elle aura des succès, car même si elle ne savait pas danser, sa beauté suffirait à lui assurer un triomphe mérité.

Néanmoins, on rédigea, pure formalité, un contrat, par lequel Amy Nabot s'engageait à payer un dédit dans le cas où elle n'aurait pas tenu ses engagements.

Suivant le conseil d'Howorka, Amy Nabot choisit le nom d'Yvette Lorgère, sous lequel elle avait débuté.

Howorka déclara qu'il penserait à faire toutes les démarches nécessaires ; il regarda Amy et ajouta en souriant :

— Howorka, commissionnaire... en tous genres.

Le directeur du music-hall se mit à rire, frappa amicalement sur l'épaule de l'agent et se tournant vers Amy, il dit :

— Oui, Howorka fait vraiment de tout... il peut tout... il sait tout !





## CHAPITRE CLX

### ATROCES TOURMENTS...

Six gardiens avaient été choisis pour veiller sur le « dangereux » Alfred Dreyfus et ils avaient la mission de ne pas le perdre un instant de vue, tant la nuit que le jour.

De même que les cellules qu'il avait occupées précédemment, celle-ci était munie d'une porte avec de fortes grilles de fer à grosses barres.

Le chef des gardiens qui l'avait adroitement dépouillé de son anneau nuptial, ne se montra pas pendant plusieurs jours, mais enfin, il fut contraint, malgré lui, d'entrer dans la cellule du capitaine pour son inspection.

En le voyant entrer, le prisonnier, étendu sur le lit de camp dont il n'avait presque pas bougé, tant il était faible, se dressa soudain, en criant d'une voix terrible :

— Vous êtes un fripon !

Le chef, furieux de l'insulte, s'exclama véhémentement :

— Je vous apprendrai à parler sur ce ton, traître !... Osez encore m'insulter et je vous fais punir... Nous vous enfermerons dans les souterrains...

Alfred Dreyfus ne se laissa pas intimider et il l'interrompit :

— Je répète ce que j'ai dit, vous êtes une fripouille ! Vous avez profité de mes souffrances, du plus terrible tourment que peut souffrir un individu, celui de la soif, pour m'arracher un bijou qui m'était infiniment cher et sacré... Vous vous êtes moqué de moi ! Je répète que vous êtes un fripon ! Je ne crains pas vos menaces...

Le garde-chiourme le regarda d'un air méprisant :

— Je ferai ce qui me semblera bon !

Et se rapprochant du prisonnier, les poings levés :

— Si vous ne vous tenez pas tranquille, ajouta-t-il, vous ferez connaissance avec ceci !

Cette menace n'intimida pas davantage que les autres, le malheureux capitaine qui riposta tranquillement :

— Vous croyez me faire peur en me menaçant ; mais vous vous trompez, parce que si vous ne me dénoncez pas c'est moi qui me plaindrai ! J'exige d'être conduit devant le directeur.

— J'exige ! Quelle naïveté ! Vous n'avez pas encore compris que vous n'avez rien à exiger !

Alfred Dreyfus, frémissant de colère, cria :

— Je n'ai aucun droit ?... Je suis véritablement à la merci de tous ceux qui voudront me tourmenter ?...

Le garde-chiourme le considérait en souriant cyniquement.

La porte de la cellule s'ouvrit et deux gardiens entrèrent.

Alfred Dreyfus devait être conduit dans la cour pour une promenade d'une demie heure.

Il devait tourner en rond, suivi par deux gardiens, armés de revolver.

Il marchait ainsi depuis dix minutes, souffrant de la chaleur torride, quand une voix cria :

— Arrêtez-vous !

Il se détourna et vit un officier qui se dirigeait vers lui.

C'était le médecin, celui qu'il avait déjà vu à son arrivée, quelques jours auparavant.

— Vous êtes Dreyfus ?

— Oui, monsieur le docteur.

Le médecin fit un signe aux gardiens et leur demanda d'une voix rude :

— Que voulez-vous de ce prisonnier ?

— Qu'il marche plus droit : il faudrait lui redresser les jambes !

— Lui redresser les jambes ! Mais nom de D... ! vous ne voyez donc pas que ce malheureux ne peut plus se tenir debout, qu'il a de la peine à mettre un pied l'un devant l'autre, tant il est épuisé !...

— Mais j'ai l'ordre... tenta de dire le gardien.

Le médecin l'interrompit brusquement :

— C'est bien. Conduisez-le dans mon cabinet.

Quelques minutes plus tard, Alfred Dreyfus se trouvait dans une salle, entre les deux gardiens.

Le médecin l'avait suivi.

— Otez-lui les menottes, dit-il.

Il considéra les poignets gonflés et livides du prisonnier et dit :

— Maintenant, nous allons remplacer ces bracelets par une ligature, nous verrons ensuite ce qu'il conviendra de faire.

Puis il fit asseoir le malheureux, tandis qu'il invitait les gardiens à sortir.

Le Docteur Moulin, ainsi se nommait le médecin du bagne, marcha un instant de long en large à travers la pièce, puis se tournant vers Dreyfus, il lui demanda :

— Vous avez à vous plaindre de la façon dont vous avez été traité ?

Alfred Dreyfus sourit douloureusement :

— Oui, les souffrances physiques que l'on m'a infligées.

gées sont bien grandes ; mais — et il se porta la main à la poitrine — celles que je porte dans mon cœur sont pires et je ne puis plus les endurer. Bien des fois, il me semble que je ne vais plus résister, que je ne vais plus pouvoir urier, parce que je me sens brisé...

Moulin avait baissé la tête d'un air pensif.

— Je vous comprends !

Le capitaine tourna vers lui un regard anxieux et interrogatif.

— Vous me comprenez ? Comme médecin ou comme homme ?

— Comme médecin et comme homme. Vous avez été condamné injustement, n'est-il pas vrai ?

— Je suis innocent, je le jure !

Moulin le considéra tristement.

— J'ai suivi avec intérêt votre affaire et quand, la première fois, je vous ai vu devant moi, je vous ai demandé si vous n'étiez pas atteint d'une maladie mentale... Mais ce n'était qu'une plaisanterie. J'étais fermement convaincu que si vous aviez accompli l'acte pour lequel vous avez été condamné, on n'aurait dû voir en vous qu'un pauvre fou !... Mais je me suis rendu compte que vous êtes parfaitement normal et j'en ai conclu que vous êtes innocent ! Malheureusement, ma conviction ne peut servir à rien. Je ne puis vous rendre la liberté et je ne puis pas même améliorer votre sort. Je pourrai, cependant, vous faire dispenser des menottes, parce que vos poignets sont enflammés, mais un jour ou l'autre, il faudra les remettre et alors...

Alfred Dreyfus secoua la tête :

— Pourquoi, me les remettrait-on ? Je ne puis pas fuir et je ne pourrai faire de mal à personne... C'est donc pour me tourmenter de toutes les manières en me rendant l'emprisonnement plus atroce... Ils veulent donc m'anéantir ?

Le médecin haussa les épaules.

Il se tut un instant, puis reprit :

— Si tous cherchent à augmenter vos peines, je ferai tout ce que ce que je pourrai pour les amoindrir. Vous avez besoin non seulement de manger, mais de nourriture intellectuelle et je donnerai l'ordre de vous porter des livres, afin que vous puissiez au moins lire...

— Je crois qu'on ne m'y autorisera pas.

— Ils ne pourront refuser d'exécuter les ordres du médecin. Désirez-vous autre chose ?

— Je voudrais écrire.

— A votre famille ?...

— Oui, d'abord.

— Cela est plus difficile et je ne sais pas si on vous y autorisera.

— Mais il n'est pas possible qu'ils veuillent me tenir au secret éternellement ; qu'ils veuillent m'empêcher de correspondre avec les miens...

— Malheureusement, on peut faire de vous tout ce qu'on voudra...

Alfred Dreyfus baissa la tête et soupira.

— Vous avez raison ; j'en ai déjà fait l'expérience.

— Vraiment ?... Comment cela ?

Le capitaine raconta de quelle manière le garde-chiourme l'avait dépouillé de son anneau.

Quand il eut terminé son récit, le médecin sourit :

— Il va voir ce que cela va lui coûter !... Il y a longtemps que j'attends l'occasion de faire baisser la tête à cette crapule !...

Puis, il ajouta, se tournant vers le prisonnier :

— Je parlerai aujourd'hui même au directeur :

Alfred Dreyfus se montra épouvanté :

— Pour l'amour de Dieu ! s'exclama-t-il, n'en faites rien. Ce misérable se vengerait sur moi et je ne sais comment je supporterai sa colère.

— Ne craignez rien. Je vais essayer de vous faire placer ailleurs. Mais, à présent, revenons à vous. En ce qui concerne l'autorisation de faire partir des lettres, vous savez vous-même que ce sera une chose très difficile à obtenir... mais que voulez-vous écrire, ensuite ?

— Je voudrais rédiger des mémoires...

— Pour cela, vous obtiendrez le nécessaire.

Instinctivement, le capitaine tendit la main au médecin qui la serra.

— Je vous remercie de tout cœur.

— Il n'y a pas de quoi. Maintenant, donnez-moi vos poignets pour que je les soigne.

Une demi heure plus tard, Alfred Dreyfus rentrait dans sa cellule.

Le bref entretien qu'il venait d'avoir avec le docteur Moulin l'avait soulagé ; il sentait renaître en son cœur un courage nouveau, à la pensée qu'il existait encore des hommes de cœur convaincus de son innocence.

Il y en avait peut-être aussi en France et leur voix s'imposerait sans doute un jour. Son innocence serait reconnue et ses ennemis seraient démasqués.

Une demi-heure plus tard, un gardien pénétrait dans sa cellule. Il lui apportait du papier, une plume et un encrier.

— Demain, je vous apporterai des livres.

Dès que le gardien fut sorti, Alfred Dreyfus s'installa devant la petite table et commença à écrire.

Les mémoires qu'il voulait rédiger étaient destinées à sa femme à laquelle elles seraient remises, si la mort, avant la justice, venait le libérer de ses peines.

« Ile du Salut

« Je commence d'écrire aujourd'hui les mémoires de ma misérable existence, puisque je n'ai eu qu'aujourd'hui le nécessaire pour le faire.

« Quels mois terribles j'ai passés et quelles terribles années m'attendent !

« J'avais décidé de me tuer si j'étais condamné.

« Quand un homme qui, au-dessus de tout, met son point d'honneur, est inculpé du plus horrible des méfaits, uniquement parce qu'on a trouvé une lettre dont l'écriture ressemble à la sienne ou a été habilement falsifiée, la révolte qu'il éprouve contre cette injustice dépasse toutes les forces humaines.

« Ce fut ma femme qui, dans son immense amour, dans sa force d'âme inébranlable, sut me convaincre que, justement parce qu'innocent, je ne devais pas m'avouer vaincu. Je sentis à ce moment qu'elle avait raison, mais j'eus peur — oui, je l'avoue — j'eus peur des souffrances que je devrais supporter. Je me sentais fort parce que la conscience de mon innocence me donnait une force surnaturelle, mais les tourments physiques et les tortures morales que je dus supporter furent encore plus terribles, encore que ce que j'avais imaginé... Aujourd'hui, mon âme et mon corps sont anéantis. J'ai exaucé la prière de ma femme et j'ai eu le courage de continuer à vivre. J'ai supporté la plus épouvantable punition qui puisse être infligée à un soldat, une punition qui est mille fois pire que la mort.

« Pas à pas j'ai monté mon calvaire, de la prison de la Santé à celle de l'Île de Ré, pour arriver jusqu'ici. J'ai entendu sans baisser les paupières, les insultes, les cris de vengeance, mais à chaque station, j'ai laissé des fragments de mon cœur.

« Ma conscience m'a soutenu, mon esprit me dit que la vérité doit triompher, qu'en un siècle de progrès comme le nôtre, la vérité doit, enfin, être reconnue ; mais hélas, chaque jour j'éprouve des désillusions ; la lumière ne vient pas et tout se ligue pour qu'elle ne puisse jamais luire...

« J'ai été isolé de tous : on m'a empêché d'indiquer à ma femme les moyens qu'il eut fallu employer pour at-

teindre notre but. Il ne m'a pas même été permis de me défendre...

« J'avais pensé que, lorsque je serai en exil, si même je n'avais pu trouver la paix, j'aurai pu, du moins, avoir de nouveau une certaine tranquillité d'esprit qui m'aurait aidé à supporter l'attente. Ce fut une nouvelle désillusion.

« Après quinze jours de voyage, j'ai dû supporter quatre jours de chaleur tropicale, toujours enfermé dans ma cellule, sans même pouvoir sortir sur le pont du navire à l'ancre devant les îles du Salut. Il me semblait que ma cervelle allait se dissoudre et que le désespoir dût m'emporter...

« J'ai pensé souvent et je pense encore que je ferais peut-être bien de hâter ma mort en refusant toute nourriture, tant la vie me fait horreur... Ce serait la libération, la fin de mes souffrances et je mourrai d'une mort naturelle sans violence. Mais alors surgit dans mon esprit le souvenir de ma femme uni à la conscience de mon devoir envers elle et mes enfants ; je ne dois pas suivre une voie contraire à celle que, courageusement, elle suit par amour pour moi ; je ne dois pas l'abandonner tant qu'elle vit et je n'ai pas d'autre mission que celle de faire la lumière sur mon innocence !

« Ma prison est une cellule de quatre mètres carrés de surface, fermée par une porte grillée, par laquelle mes gardiens contrôlent chacun de mes actes. Ces gardiens sont toujours deux et on les change toutes les deux heures...

« Un chef gardien et cinq de ses hommes sont chargés de me surveiller. La ration quotidienne de nourriture consiste en la moitié d'un pain, en viande conservée ou en lard fumé et de l'eau comme boisson.

« La vie sous ce contrôle incessant et cette défiance continuelle est presque insupportable.

« Oh ! je désire ardemment vivre jusqu'au jour où je serai réhabilité et où je pourrai faire connaître au monde entier les souffrances que j'ai endurées en libérant ma conscience de ce poids atroce !...

« Mais vivrai-je jusque là ?

« Souvent, j'en doute, car mon cœur brisé et ma santé ébranlée ne me permettent pas cet espoir ! »

Alfred Dreyfus laissa tomber la plume, et son regard erra, égaré, sur les blanches parois de la cellule qui constituaient pour lui le monde entier.

— Vivrai-je jusque-là ?

Vivre encore, être encore libre ?...

Revoir ses chers enfants, sa femme ?...

Il ouvrit les bras ; son cœur était plein de nostalgie et il ferma les yeux.

Les siens... les tendres siens... ses chéris...



## CHAPITRE CLXI

### VERS L'AVENTURE

Leni Roeder marchait en hâte dans la nuit obscure, le long de la grande route. Pendant tout le jour, tandis qu'elle feignait de s'intéresser à ce que disaient son père et Hans Peter Schmiedel, qui faisaient des projets d'avenir, elle avait rêvé à sa fuite et établi le plan qu'elle suivait actuellement. Elle voulait se rendre à la gare, située à deux heures de distance et où elle était sûre que personne ne l'aurait reconnue. D'après ce qu'on lui avait dit, elle savait que, pour passer la frontière il lui faudrait des documents en règle qu'elle n'avait pas, et elle était décidée à passer la frontière française pendant la nuit et à pied.

Elle parlait suffisamment bien le français, elle savait se faire comprendre comme tous les habitants des régions frontalières.

Quand elle serait en France, il ne lui serait pas difficile d'arriver à Paris.

Elle savait très bien que son entreprise était très risquée et très dangereuse, mais elle ne s'en préoccupait pas, puisqu'elle ne devait pas penser à elle, ni craindre le péril ; elle était prête à tout affronter pour atteindre le but qu'elle se proposait.